

DE LA NATURE
ET DE L'ADOLESCENCE
CRITIQUE DU *CORYDON*
ET D'AUTRES ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE PAR
HANS HENNY JAHNN

par
CLAUDE FOUCART

Il ne serait point utile d'écrire un nouvel article sur les liens subtils qui unissent l'œuvre d'André Gide à celle de Hans Henny Jahnn (1894-1959), si justement ces liens, déjà mis en évidence par Francis S. Heck dans les *Research Studies*¹, n'apparaissaient encore plus clairement à la lumière d'un inédit consacré au *Corydon* et conservé à la Staats- und Universitätsbibliothek de Hambourg.²

Comme l'a remarqué Francis S. Heck, Hans Henny Jahnn s'est exprimé assez discrètement sur les sentiments qu'il pouvait éprouver à la lecture des *Faux-Monnayeurs* dans la dernière partie de son grand roman *Fluss ohne Ufer* («Fleuve sans rives»), *Epilog*, publiée seulement en 1961.³ Francis S. Heck résume en quelques mots l'histoire d'*Epilog* qui est celle d'un bâtard, Nikolaj Bohn, prenant brusquement conscience qu'il n'est point le fils d'Egil et Gemma Bohn, mais d'un ami de ses «parents» : Gustav Anias Horn. Il en profite pour citer une phrase du commentaire que Walter Muschg composa pour l'édition d'*Epilog* par la maison Heinrich Heine de Francfort :

Jahnn écrivit ce roman consacré à un enfant non pas en immoraliste comme Gide, mais en moraliste qui considérait les premières pulsions amoureuses chez

¹ Francis S. Heck, «Hans Henny Jahnn, Disciple of André Gide», *Research Studies*, Pullman, Wash. 42, 1974, pp. 36-43.

² Remercions ici M. le Dr Jochen Meyer du Deutsches Literaturarchiv de Marbach, qui nous a indiqué l'existence de ce texte, M. le Dr Rolf Burmeister de la Staats- und Universitätsbibliothek de Hambourg, qui nous en a fourni la copie, et les Éditions Hoffman und Campe de Hambourg, qui nous ont autorisé à le reproduire dans cet article.

³ *Epilog* a été publié après la mort de Hans Henny Jahnn.

l'enfant comme quelque chose de sacré.⁴

Ce jugement émis par Walter Muschg et la citation qu'en fait Francis S. Heck ont leur source dans une petite phrase de Hans Henry Jahnn au second chapitre d'*Epilog*. Parlant de la crise que traverse Nikolaj à l'âge de seize ans, Hans Henry Jahnn écrit : « Il avait lu, peu de temps auparavant, le roman de Gide *Les Faux-Monnayeurs*. »⁵ Rien n'est tout d'abord ajouté par Jahnn à ce petit détail qui doit de toute évidence se suffire à lui-même. Francis S. Heck n'accepte point le commentaire qu'en a donné Walter Muschg et, dans un premier temps, s'efforce de présenter Gide comme étant « essentiellement un moraliste ». ⁶ Cette discussion n'a évidemment, tout au moins à ce stade, rien d'original. Elle risque même de nous mener tout simplement à une analyse extrêmement générale, si l'on se contente de rechercher chez l'un ou l'autre des deux écrivains le « professeur de morale » ⁷ : débat, certes important, mais risquant à tout instant de sombrer dans le flou, l'arbitraire et la reprise d'arguments déjà si souvent développés.

Une chose doit, avant tout, être précisée : pourquoi Hans Henry Jahnn fait-il ainsi allusion au roman de Gide pour expliquer l'un des moments difficiles dans l'évolution profonde de l'adolescent Nikolaj ? Question capitale, qui n'est point simple. Pourtant le compte rendu qu'avait écrit Hans Henry Jahnn, à l'occasion de la parution de *Corydon* à la Deutsche Verlagsanstalt de Stuttgart en 1932 ⁸, nous fournit un premier élément de réponse. Résumant, au début de cet article, son attitude vis-à-vis de l'œuvre de Gide en général, au moment où il commence la lecture du *Corydon*, Hans Henry Jahnn déclare :

En feuilletant ce livre, un pressentiment s'emparait de moi : ces « quatre dialogues socratiques » ⁹ pourraient bien avoir aussi peu de contenu que *Paludes*, *Le Prométhée mal enchaîné*, *L'École des Femmes*, de belles urnes vides ou presque vides. J'ai quelque chose contre une sagesse par trop grande parce qu'elle est stérile. Ayant encore, en plus, présent le goût des admirables *Faux-Monnayeurs*, je lus *Corydon*.¹⁰

⁴ Walter Muschg, « Nachwort » in *Epilog* (Francfort s. M. : Heinrich Heine Verlag, s. d.), p. 425 : « Jahnn schrieb seinen Knabenroman nicht als Immoralist wie Gide, sondern als Moralist, der die ersten Liebesregungen im Knaben für etwas Heiliges hielt. »

⁵ Hans Henry Jahnn, *Werke und Tagebücher*, t. III, Hambourg : Hoffmann und Campe, 1974, p. 617.

⁶ Francis S. Heck, *op. cit.*, p. 37 : « Gide is essentially a moralist ».

⁷ R.-M. Albérès, *L'Odyssée d'André Gide* (Paris : Albin Michel, 1951), p. 49.

⁸ Ce compte rendu, mis à notre disposition par la Staats- und Universitätsbibliothek de Hambourg et reproduit avec l'autorisation des Editions Hoffmann und Campe de Hambourg, est constitué de quatre feuilles dactylographiées et porte le titre suivant : « André Gide, *Corydon*, deutsch von Joachim Moras. Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart ». Cette traduction fut publiée en 1932. Quant au texte de Hans Henry Jahnn, il a été jusqu'ici impossible aux chercheurs de fixer le lieu et la date précise de sa parution, si parution il y a eu.

⁹ Hans Henry Jahnn reprend évidemment ici le sous-titre du *Corydon*.

Hans Henny Jahnn avait apprécié le roman de Gide. Mais cette affirmation ne permet pourtant pas de justifier parfaitement le rappel de cette œuvre dans *Epilog*. Jahnn rejette de prime abord tout un pan de l'œuvre gidienne qui lui paraît rempli d'une certaine «sagesse» qu'il ne peut accepter. Ce qu'il entend par ce mot de «sagesse» ne sera compris que par ceux qui auront lu l'étude que Hans Henny Jahnn fit paraître en 1932, dans *Der Kreis*, sur «les devoirs de l'écrivain de notre temps» (*Ausgabe des Dichters in dieser Zeit*). Traçant un bilan des efforts accomplis par l'homme de lettres, Jahnn insiste avec vigueur et pessimisme sur le fait que l'homme de lettres européen «n'a pas découvert de sagesse universelle qui laisse intact le voisin». ¹¹ Car les mots peuvent «changer en sagesse et en art de gouverner l'injustice, habiller en héroïsme ce qui est humain». ¹² Pour Hans Henny Jahnn, compte avant tout la recherche d'un art qui s'efforce non pas de poétiser (*verdichten*) la réalité, mais de la concrétiser (*verdeutlichen*) : «Le fait de voir, de sentir et de goûter avec exactitude est cultivé jusqu'à atteindre une très grande précision.» ¹³ L'artiste ne doit point se laisser arrêter dans sa recherche par une morale élevée au rang de dogme. La littérature n'arrive en effet à remplir son rôle que si elle «applique ses recherches à l'homme et non pas seulement aux habits qu'il porte». ¹⁴ Dans ce but, l'artiste doit prendre en considération le fait que l'homme mène une vie soumise aux «plus grandes variations possibles» qui ne permettent pas de «s'en tenir au postulat d'une moralité ne pouvant exister sous les étoiles». ¹⁵ La nature humaine peut passer du bien au mal, l'artiste n'a pas à condamner ces «variations». L'homme «sera pris au sérieux même dans ses péchés et ses erreurs ne seront pas autrement jugées que ses bonnes actions». ¹⁶ Dans cette conception du rôle attribué à l'homme de lettres, deux notions ont une fonction capitale. D'une part, l'écrivain considère que

10 Début du compte rendu de Jahnn sur le *Corydon* de Gide, traduit par nous.

¹¹ Hans Henny Jahnn, *Werke und Tagebücher*, t. VII, p. 27 : «Er (der europäische Mensch) hat keine allgemeingültige Weltweiteit erfunden, die den Nachbarn ungeschoren lässt.» Cet article parut dans *Der Kreis, Zeitschrift für künstlerische Kultur*, Hambourg, mai 1932 (9^e année, cahier 5), pp. 266-75.

¹² *Ibid.*, p. 23 : «Unrecht können sie in Weisheit und Staatskunst verwandeln, Unmenschlichkeit mit Heldentum bekleiden.»

¹³ *Ibid.*, p. 25 : «Das genaue Sehen, Riechen und Schmecken wird bis zu grosser Gründlichkeit ausgebildet...»

¹⁴ *Ibid.*, p. 29.

¹⁵ *Ibid.*, p. 251 (extrait d'un article de Jahnn sur sa pièce *Medea*, publié dans *Die Scene, Blätter für Bühnenkunst*, Berlin, octobre-novembre 1929, 19^e année, cahier 10-11, pp. 316-7).

¹⁶ *Ibid.*, p. 252 (citation tirée de la présentation par Jahnn lui-même de son roman *Perrudja*, dans *Das Tage-Buch*, 10^e année, 21 décembre 1929, Berlin, Tagebuchverlag, pp. 2249-50) : «Der Mensch wird auch in seinen Sünden ernst genommen, und die Verfehlungen nicht anders gewertet als die guten Taten.»

l'une des conditions principales de la création est de porter sur le monde un regard qui s'attache aux moindres mouvements de la nature et qui ne se laisse point aveugler par des impératifs moraux. L'amour de la précision, de la «Gründlichkeit», pour reprendre le terme employé par Hans Henny Jahnn, le refus de se soumettre à une optique purement critique de la réalité qui formerait un écran entre l'infini des possibilités que nous offrent la nature et l'artiste, sont autant de règles suivies par Jahnn. D'autre part, cette «Gründlichkeit» doit porter sur l'aspect naturel, pour ainsi dire naïf, de la création, ce que Hans Henny Jahnn appelle «das Naturhafte, das Naïve». Pour l'écrivain, ces deux principes sont liés l'un à l'autre : c'est seulement par une «connaissance exacte des faits que nous pouvons, dit-il, atteindre le libre épanouissement de l'homme et ainsi la vie naïve et généreuse»¹⁷, ce qui suppose par ailleurs un certain mépris de la civilisation capable de corrompre cet idéal défendu par l'artiste, mépris qui s'exprimera assez souvent dans les prises de position de Jahnn après la seconde guerre mondiale.¹⁸

Cette définition des buts poursuivis par Hans Henny Jahnn étant établie, la discussion sur le terme même de «morale» prend un sens qui permet de mieux saisir la nature du choix qu'il fait parmi les œuvres de Gide. *Paludes*, *Le Prométhée mal enchaîné*, *L'École des Femmes* possèdent des qualités de forme qui sont d'autant moins sensibles à un écrivain comme Jahnn qu'il y ressent certainement l'absence du «naturel» et du «naïf», de cette ouverture de l'artiste non pas sur lui-même, mais sur les variations naturelles de l'être humain, sur la gamme des vertus et des faiblesses de l'individu. L'une des grandes craintes éprouvées par Hans Henny Jahnn est bien celle que nous signale Hans Wolffheim et qui se résume dans cette appréhension de voir la vie s'échapper de la littérature, comme cela est bien souvent le cas, de l'avis de Jahnn, à l'époque moderne.¹⁹ Il semble bien que ce soit pour la même raison qu'il passe sous silence *L'Immoraliste*. Alors que Gide tente de mettre en opposition «l'exigence morale humaine» et «l'amoralisme féroce de la vie»²⁰, de présenter «une lutte de points de vue»²¹ dans laquelle l'influence de Dos-

¹⁷ *Ibid.*, p. 29 (citation tirée de l'article «Aufgabe des Dichters in unserer Zeit») : «Nur noch durch das genaue Erkennen können wir zur Entspannung und damit zum naiven und grosszügigen Leben kommen.» Cf. Hans Wolffheim, *Hans Henny Jahnn. Der Tragiker der Schöpfung* (Francfort s. M. : Europäische Verlagsanstalt, 1966), p. 7.

¹⁸ Hans Wolffheim (*op. cit.*, p. 6) signale que l'œuvre de Hans Henny Jahnn est en lutte contre la civilisation («antizivilisatorisch»). Jahnn entrera, après la guerre, en lutte contre l'armement des grandes nations en bombes atomiques, sujet qui est au centre de son dernier drame, *Les Ruines de la Conscience* (*Die Trümmer des Gewissens*). Cf. Jochen Meyer, «Lebensdaten Hans Henny Jahnn», in *Hans Henny Jahnn, Text - Kritik*, cahier 2/3, janvier 1980, p. 138.

¹⁹ Hans Wolffheim, *op. cit.*, p. 7.

²⁰ Germaine Brée, *André Gide l'insaisissable Protée* (Paris : Les Belles-Lettres, 1970), p. 187.

toievski et de Nietzsche ne sont point négligeables, Hans Henny Jahnn s'efforce de retrouver « le paysage idéal de l'Arcadie » sans que celui-ci soit copié sur un tableau de Poussin. Car, comme le remarque Hans Meyer²², c'est l'aspect « barbare » de la réalité qui attire Jahnn, si l'on entend par cet adjectif la volonté de renoncer à la beauté « poétique »²³ au profit d'une étude minutieuse du « mystère de nos rapports et de nos liens ». Ce qui amène Jahnn à lancer une affirmation que jamais Gide n'aurait reprise à son compte : « Nous acceptons bien volontiers, lorsque le jeu devient sérieux, d'être franc, obscène, criminel. »²⁴ Et ce jeu doit être mené jusqu'au bout. Aucun côté de la nature humaine ne doit rester dans l'ombre. Avec infiniment d'exactitude dans le jugement, Jochen Meyer souligne que, dès les premiers *Journaux* de Hans Henny Jahnn, les termes d'égarement, de révolte et de fourvoisement (« Abtrünnigkeit, Auflehnung, Abirren »)²⁵ sont les marques d'une œuvre qui se crée un univers de rêve. L'écrivain s'arrache à la société.

Pourtant, sur un point les considérations de Jahnn vont rejoindre celles de Gide, et cela justement lorsque les observations de celui-ci vont s'orienter vers une difficile critique de la réalité. Dans un compte rendu qu'il publie dans *Der Kreis*, à propos de l'ouvrage de H.A. Bernatzik intitulé *Gari-Gari* et consacré aux civilisations africaines, Hans Henny Jahnn insiste sur le fait que ce livre présente des « photographies d'Africains qui, sans exagération, sont belles comme des œuvres d'art », et il ajoute : « Dans le *Voyage au Congo* d'André Gide on trouve des choses semblables. »²⁶ Il précise immédiatement son idée :

Se met-on à lire ce livre [*de Bernatzik*], il se passe quelque chose de caractéristique. Je l'ai ressenti en lisant Gide... ; le blanc, en général, devient en Afrique un criminel d'une effroyable envergure et de la plus basse race.²⁷

Hans Henny Jahnn et André Gide se trouvent ici sur un terrain commun : la recherche de l'exacte vérité qui est celle non pas des « Bourses et de l'Industrie »²⁸, mais de l'écrivain qui proteste contre la « menace qui pèse sur la vie à cause de l'exploitation à laquelle elle est soumise par l'avance de la civilisa-

²¹ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 35 (remarque faite par Gide le 10 septembre 1919).

²² Hans Meyer, « Versuch über Hans Henny Jahnn », in Hans Henny Jahnn, *Werke und Tagebücher*, t. I, p. 34.

²³ Hans Henny Jahnn, *op. cit.*, t. VII, p. 23 (« Aufgabe des Dichters in dieser Zeit ») : « Die schöne Lyrik ist tot. »

²⁴ *Ibid.*, p. 23 : « Wir wollen im ernsthaften Spiel gerne offen, obszön, verbrecherisch sein... »

²⁵ Jochen Meyer, « Die flüssigsten Jahre », in Hans Henny Jahnn, *Text - Kritik*, p. 5.

²⁶ Hans Henny Jahnn, *op. cit.*, t. VII, p. 255 (cet article sur *Gari-Gari* était paru dans *Der Kreis*, Hambourg : Kreis Verlag, janvier 1931, 8^e année, cahier 1, pp. 55-6).

²⁷ *Ibid.*, p. 255.

²⁸ *Ibid.*, p. 255 (article sur *Gari-Gari*).

tion», contre «la dévastation de l'ensemble de la Création». ²⁹ Dans le rapport qu'il publie en 1929 sur le prix Kleist (*Rechenschaft Kleistpreis 1928*), Hans Henny Jahnn attirait l'attention de ses lecteurs sur le fait que, parmi les pièces de théâtre à caractère politique, «presque toute la littérature moderne prend une seule orientation», celle des «dramas coloniaux» qui sont de véritables actes d'accusation, et il ajoutait :

Il doit y avoir quelque chose de pourri dans la justice si elle peut provoquer une telle vague d'œuvres qui lui sont contraires ! ³⁰

Jahnn est d'ailleurs poursuivi par cette évocation de l'Afrique. Il suffit de rappeler ici le commentaire rapide qu'il publia sur son œuvre *Perrudja* en 1929. Résumant l'orientation de sa pensée au moment où il composa *Perrudja*, il insiste sur l'optique qu'il a alors adoptée :

Les hommes noirs de l'Afrique et les jaunes de l'Asie ne sont pas mis sur le même pied que les singes pour justifier le fait de les exploiter. ³¹

Et, parlant de sa *Medea*, il revient sur ce thème :

Ceux qui étaient pour les Grecs des barbares, ce sont pour nous, les Européens d'aujourd'hui, des nègres, des malais, des chinois. ³²

Gide et Hans Henny Jahnn sont unis dans leur haine des mépris humains.

Mais cette attention que Jahnn porte au *Voyage au Congo* ne peut se comparer à celle qu'il met en évidence lui-même à l'égard des *Faux-Monnayeurs*, dont il publia certainement un compte rendu que les chercheurs n'ont malheureusement pas encore retrouvé. ³³ Les deux indications que nous possédons, celle d'*Epilog* et celle du compte rendu du *Corydon*, doivent tout naturellement nous amener à nous demander ce qui pouvait rapprocher les deux écrivains en dehors de leur prise de position sociale. Dans son étude, Francis S. Heck, ne connaissant pas, je suppose, le compte rendu du *Corydon*, a déjà tenté de découvrir les rapports existant entre l'œuvre romanesque de Jahnn et *L'Immoraliste*. Les conclusions auxquelles il aboutit doivent nous intéresser. Le plus évident est, malgré les différences qui résultent des situations particulières dans lesquelles se trouvent les personnages, la découverte de la joie et de la complicité chez l'adolescent. Hans Henny Jahnn et André Gide procèdent

²⁹ Hans Wolffheim, *op. cit.*, p. 53 : «Es ist ein Protest... gegen die Verwüstung der gesamten Schöpfung.»

³⁰ Hans Henny Jahnn, *op. cit.*, t. VII, p. 249 (article paru dans *Der Kreis*, 1929, 6^e année, cahier 3, pp. 137-41) : «Muss die Rechtsprechung faul sein, dass sie eine solche Sturmflut von Werken gegen sich erzeugen konnte !»

³¹ *Ibid.*, p. 251 (article paru dans *Das Tage-Buch* du 21 décembre 1929) : «Die schwarzen Männer Afrikas und die gelben Asiens werden nicht den Affen gleichgesetzt, um das Ausgebeutetwerden zu rechtfertigen.»

³² *Ibid.*, p. 250 : «Was für die Griechen Barbaren waren, sind für uns heutigen Europäer Neger, Malaien, Chinesen.»

³³ L'existence de cet article semble pourtant être du domaine du possible aux yeux de Jochen Meyer.

à un examen subtil des détails, du lent et difficile éveil de la jeunesse à la vie d'adulte. Dans son livre sur Hans Henny Jahn, Hans Wolffheim ne manque justement pas de souligner que, chez lui, «l'instinct sexuel» est «l'émanation du principe de la Création», «l'instinct le plus innocent».³⁴ La manière dont l'adolescent découvre cet instinct apparaît, comme le remarque Francis S. Heck, dans la scène de *L'Immoraliste* où Michel, «dans l'ardeur du jeu», unit ses mains à celles de Charles et déclare : «à la fin du jour, je m'aperçus que je tutoyais Charles, sans bien savoir quand j'avais commencé».³⁵ Dans *Die Niederschrift des Gustav Anias Horn*, Hans Henny Jahn fait se rencontrer Gustav Anias, dont la jeunesse appartient déjà au passé³⁶, et Ajax à un moment où leurs mains soulèvent ensemble une pierre. Ajax écrase son doigt sous cette pierre et Gustav suce le sang d'Ajax. A la fin de cette journée, Gustav tire les conclusions de cette rencontre : «Ce corps lourd, notre corps, peut nous échapper. Même l'âme peut nous échapper.»³⁷ Les liens qui brusquement unissent Michel à Charles, Gustav à Ajax, sont nés de la spontanéité du geste, de la fatalité de l'instant :

Chacun connaît des minutes et des jours où il abandonne sans le vouloir sa propre intention, l'attitude qu'il avait voulu prendre.³⁸

De même, lorsque Michel observe Moktir en tran de voler, il ne le dénonce pas et il se crée de cette manière une complicité entre les deux jeunes gens.³⁹ Dans le roman de Jahn, on assiste à l'aveu du meurtre d'Ellena, la fiancée de Gustav Anias, par Alfred Tuttein. Gustav découvre au même instant son amitié pour celui-ci qui, elle aussi, s'inscrit dans la fatalité qu'impose cette complicité volontaire. Le crime ouvre la voie à la franchise des sentiments. Gustav Anias déclare : «Je compris en même temps que cela n'aurait pas pu se produire autrement.»⁴⁰ La complicité est un moment de vérité qui laisse place aux sentiments les plus cachés.

Le regard, l'observation de l'adolescent chez Gide et Jahn peuvent d'ailleurs prendre des formes bien semblables. Tout d'abord, c'est l'homme mûr qui observe. Francis S. Heck signale un passage du *Journal* de Gide où celui-ci, en 1938, fixe justement son attention sur le jeune allemand Kurt Erichson et avoue :

³⁴ Hans Wolffheim, *op. cit.*, p. 70.

³⁵ Gide, *Roman, récits et soties, œuvres lyriques*, Bibl. Pléiade, p. 413.

³⁶ Francis S. Heck, *op. cit.*, p. 38.

³⁷ Hans Henny Jahn, *op. cit.*, t. III, p. 363 : «Dieser, unser schwerer Körper kann uns entgleiten. Auch die Seele kann uns entgleiten.»

³⁸ *Ibid.*, p. 363 : «Jeder kennt Minuten und Tage, wo er der eigenen Absicht, dem vorgenommenen Verhalten entgleitet.»

³⁹ Francis S. Heck, *op. cit.*, p. 38.

⁴⁰ Jahn, *op. cit.*, p. 234 : «Ich begriff zugleich, es hatte nicht anders kommen können.»

C'est un fort beau gaillard qui rappelle les vainqueurs des courses ou des concours athlétiques que j'admirais hier dans le film sur les Olympiques de Berlin.⁴¹ La même situation va se retrouver chez Gustav Anias qui surveille Ajax durant son travail :

C'est quelque chose de rafraîchissant d'être là lorsqu'un adolescent accomplit un travail naturel, tout à fait habituel.

Ajax a «jeté sa veste... dans l'herbe» et, ajoute Gustav Anias, «je vois... le jeu de ses muscles de tout près, sans être dérangé».⁴²

Et Gide éprouve alors le même sentiment que Gustav Anias. Il déclare à Kurt Erichson «qu'il venait trop tard, que je n'étais, dit-il, qu'un vieil homme».⁴³ Gustav Anias médite lui aussi sur ses sentiments :

C'est terrible : la contrainte irrésistible, la contrainte toute puissante des jeunes années n'est plus là, l'impatience que provoquent les espoirs, la voix obscure d'un sang qui domine la raison ne sont plus là. Je ressens seulement un nouveau vice qui s'empare de moi, un vice propre à la vieillesse qui s'annonce, celui de me confier à quelqu'un que je ne connais pas et que je ne connaîtrai jamais.⁴⁴

Mais alors que *Die Niederschrift*, en son début, est avant tout le récit que mène un homme d'un certain âge, Gustav Anias, *Epilog* laisse une place beaucoup plus importante au jeune Nikolaj et le fait de signaler que celui-ci a lu *Les Faux-Monnayeurs* est d'une grande importance pour notre propos. En effet, l'histoire de Nikolaj est celle d'un bâtard, tout comme celle de Bernard dont les réactions sont en fait très proches de celles de Nikolaj. Cécile Delorme, dans son étude sur «Narcissisme et éducation dans l'œuvre romanesque d'André Gide»⁴⁵, cite la fameuse phrase prononcée par Bernard à propos de sa mère :

Je voudrais bien savoir si je la méprise, ou si je l'estime davantage d'avoir de son fils un bâtard ?... Et puis, au fond, je ne tiens pas tant que ça à le savoir. Les sentiments pour les progéniteurs, ça fait partie des choses qu'il vaut mieux ne pas chercher trop à tirer au clair.⁴⁶

Or ce thème du bâtard est justement au centre du chapitre d'*Epilog*, au moment où Hans Henny Jahnn indique que Nikolaj a lu *Les Faux-Monnayeurs*. Nikolaj se trouve alors en face du mari de sa mère Egil Bohn qui veut lui ex-

⁴¹ Gide, *Journal 1889-1939*, Bibl. Pléiade, p. 1312.

⁴² Jahnn, *op. cit.* - t. III, p. 361 : «Es ist etwas Erquickendes, dabei zu sein, wenn ein junger Mensch eine natürliche, eine ganz gewöhnliche Arbeit verrichtet...»

⁴³ Gide, *op. cit.*, p. 1312.

⁴⁴ Jahnn, *op. cit.*, p. 240 : «Es ist schrecklich : der Zwang, der übermächtige Zwang der jungen Jahre ist nicht mehr da, die Unruhe der Hoffnungen und die dunkle Stimme eines unvernünftigen Blutes, sie sind nicht mehr da. Ich spüre nur, wie ein neues Laster in mir Platz nimmt, ein Laster des beginnenden Alters, mich jemandem anzuvertrauen, den ich nicht kenne, den ich niemals kennen werde...»

⁴⁵ Cécile Delorme, «Narcissisme et éducation dans l'œuvre romanesque d'André Gide», in *André Gide 1* (Paris : Lettres Modernes, 1970), pp. 13-121.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 85 (cf. *Roman, récits et soties, œuvres lyriques*, Pléiade, p. 976).

pliquer toute la vérité sur ses origines. Jahnn en profite pour décrire lui-même la scène où justement Profitendieu décide de s'entretenir avec Bernard sur sa situation peu enviable de bâtard. Jahnn insiste sur le fait que Nikolaj a, à peu près, le même âge que Bernard, il présente le passage très important du roman de Gide où apparaît la « lourde plaque d'onyx »⁴⁷ et s'étend longuement sur les différences qui existent entre les deux adolescents. Nikolaj n'a pas d'amis chez qui il pourrait se réfugier, il n'a pas d'argent. La scène d'*Épilog* est donc bien « misérable », comme l'affirme Hans Henny Jahnn.⁴⁸ Mais, en fait, c'est le rapport de Nikolaj avec sa mère (ce rapport est, comme l'a souligné Cécile Delorme, capital : « le bâtard est celui qui n'a pas de mère »⁴⁹) qui est le plus proche de celui qu'affiche Bernard. Dans la première scène d'explication de Nikolaj avec Egil Bohn, les réactions de l'adolescent sont calquées sur celles de Bernard. Il est dominé par un sentiment : celui d'une indifférence générale et apparente. Sa mère est oubliée :

Il n'avait même plus le désir de trouver un réconfort auprès de quelqu'un. Il considérait la question de son origine comme sans importance.⁵⁰

Nikolaj est d'ailleurs un peu « dégoûté » par la faiblesse de son père adoptif.⁵¹

Le fait d'être bâtard produit chez Bernard « l'acceptation de l'aventure et de l'inconnu ».⁵² Et Nikolaj quitte sa famille. Il ressent lui aussi « une sourde satisfaction » de pouvoir ainsi mener « une nouvelle vie ».⁵³ Hans Henny Jahnn ne manque pas de poursuivre sa comparaison avec *Les Faux-Monnayeurs* :

Le bâtard Profitendieu, après une absence certes plus longue que celle qui lui [Nikolaj] serait accordée, retourna aussi chez son quasi-père.⁵⁴

A cela s'ajoute le sentiment, présent chez Bernard, comme chez Nikolaj, de supériorité. Regardant son frère Asger, après l'explication qu'il vient d'avoir avec Egil Bohn, et le voyant accablé, Nikolaj déclare avec fierté : « J'en suis la cause. »⁵⁵ Et Bernard pourra s'écrier : « L'avenir appartient aux bâtards. »⁵⁶

⁴⁷ Sur cette « plaque d'onyx », v. l'article d'Alain Goulet, « Lire *Les Faux-Monnayeurs* », in *André Gide 5* (Paris : Lettres Modernes, 1975), p. 16.

⁴⁸ Jahnn, *op. cit.*, p. 618 : « Sein Schicksal war kümmerlicher. »

⁴⁹ Cécile Delorme, art. cité, p. 84.

⁵⁰ Jahnn, *op. cit.*, p. 621 : « Er hatte nicht einmal mehr das Verlangen, sich an einen Menschen anzulehnen. Er fand, seine Abstammung war belanglos. »

⁵¹ *Ibid.*, p. 620.

⁵² Claude Martin, *André Gide par lui-même* (Paris : Ed. du Seuil, 1963), p. 149.

⁵³ Jahnn, *op. cit.*, p. 631.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 629 : « Der Bastard Bernard Profitendieu war, nach einer zwar längern Abwesenheit als ihm, Nikolaj, beschieden sein würde, auch in das Haus seines Quasivaters zurückgekehrt. »

⁵⁵ *Ibid.*, p. 622 : « "Davon bin ich die Ursache", sagte er. »

Encore faut-il remarquer que Nikolaj possède non seulement des traits caractéristiques de Bernard, mais aussi une situation familiale qui est, sous certains aspects, proche de celle de Boris. Il apprend dans *Epilog* la mort de son vrai père au moment même où il découvre ses origines. Boris n'a plus de père. Au contact de sa mère, il est «dans un état d'exaltation continuelle, qui favorise chez lui l'éclosion des pires troubles nerveux».⁵⁷ De plus, il ne possède point «un organisme robuste» et se trouve, par sa mère, au contact du monde des arts et des spectacles.⁵⁸ Or Nikolaj est présenté par Hans Henny Jahnn comme un enfant soumis à l'influence de sa mère Gemma et porté à une certaine rêverie malade. Il est doué en musique :

Dès que Nikolaj était assis devant les livres, il commençait à rêver... C'était une partie de ses maux. L'autre — Gemma avait déjà passé bien des nuits blanches à réfléchir à ce sujet ; elle ne voulait pas s'opposer au destin, mais elle ne voulait pas non plus abandonner sa raison maternelle — il avait envie de jouer du piano.⁵⁹

Il ne peut être question de poursuivre, dans le cadre de cet article, les comparaisons entre Nikolaj, Bernard et Boris. Il est évident que nous négligeons ici un certain nombre de faits, notamment l'homosexualité beaucoup plus violente qui apparaît dans les romans de Jahnn⁶⁰, la constellation complexe des échanges de couples⁶¹ : cet imbroglio des sexes et des sentiments qui fait l'originalité de l'œuvre de Jahnn. Russel E. Brown, dans son livre sur l'ensemble du roman de Hans Henny Jahnn dont *Epilog* est la dernière partie, *Fluss ohne Ufer (Fleuve sans rives)*, résume parfaitement le schéma général de cette œuvre : «Généralement celui qui a l'initiative est un jeune homme intéressant, provenant d'une classe sociale inférieure à celle du passager amoureux et plus âgé.»⁶² Mais une manière de mieux saisir les rapports qui peuvent exister entre l'œuvre de Jahnn et celle de Gide est de poursuivre l'analyse du compte rendu du *Corydon* écrit par Jahnn. Après avoir indiqué qu'il s'était mis à lire *Corydon* avec quelques réserves en tête, Jahnn ajoute aussitôt :

Avec un profit croissant, avec un plaisir croissant. La beauté de la forme correspondait à la richesse du fond. Mais je voudrais ici présenter une réserve, la

⁵⁶ Gide, *Roman, récits et soties, œuvres lyriques*, p. 1022.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 1073.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 1073.

⁵⁹ Jahnn, *op. cit.*, p. 566 : «Sobald Nikolaj über den Büchern sass, begann er zu träumen... Das war der eine Teil seines Leidens. Der andere — Gemma hatte schon manche Nacht schlaflos vergrübelt ; sie wollte sich gewiss nicht dem Schicksal in den Weg stellen, aber sie wollte auch nicht ihre mütterliche Vernunft preisgeben — er hatte Lust daran, Klavier zu spielen.»

⁶⁰ Cf. Russel E. Brown, *Hans Henny Jahnn's «Fluss ohne Ufer». Eine Studie* (Berne et Munich, 1969), p. 93.

⁶¹ *Ibid.*, p. 94.

⁶² *Ibid.*, p. 82 : «Gewöhnlich ist der Lenker ein anziehender junger Mann, aus einer niedrigeren sozialen Schicht als der ältere, verliebte Passagier.»

deuxième personne, ce Je, André Gide, en réalité le simple contradicteur, parle d'une façon bien bête, pour ne pas dire d'une manière guindée. Un simple personnage banal qui donne la réplique ! Il se comporte, on ne peut pas le nier, exactement ainsi dans la réalité ; mais, dans le livre, cela blesse. Corydon a la part trop belle. Il peut souvent sourire avec un air de supériorité ; même quand Gide ne l'indique pas expressément.

Cette critique de forme n'est point négligeable dans la mesure où Jahnn marque ainsi très nettement ce qui le sépare de Gide. A ses yeux, la littérature est dépendante d'une langue qui doit retrouver sa force. Dans son article sur le rôle de l'écrivain à l'époque moderne («Aufgabe des Dichters in dieser Zeit») que nous avons déjà eu l'occasion de citer, Hans Henny Jahnn précise sa pensée en condamnant la langue qui n'apaise pas notre «soif de conscience». Et il ajoute : «Ainsi l'écrivain doit tenter d'aiguiser à nouveau son instrument pour qu'il devienne clair et net.»⁶³ Ce qui suppose que soit retrouvé «la force de se défendre». Ce n'est pas par hasard que Jahnn fait alors appel à Wedekind, l'un des écrivains allemands modernes qui ont réussi à rendre leur force aux mots que nous employons et qui sont «usés et élimés».⁶⁴ Point n'est besoin de garder le style de la conversation. Mieux vaut parler la langue des criminels. C'est cette volonté qui est absente de *Corydon*. Cette impression se renforcera encore si nous lisons l'*Essai sur la Puberté (Versuch über die Pubertät)*, roman de Hubert Fichte paru en 1974. Hubert Fichte avait fait la connaissance de Hans Henny Jahnn en 1949 et son roman contient justement quelques allusions à Gide. Le ton même de ces allusions nous permet de mieux comprendre ce qui sépare tant Jahnn que Fichte de l'écrivain français. Pour Hubert Fichte, Gide fait partie des personnalités de la littérature française. Il est entré dans un panthéon où se retrouvent T.S. Eliot, Ortega, Toynbee. Il est admiré par les élèves de Curtius.⁶⁵ Il fait partie des auteurs que va lire l'adolescent, rien de plus. Cette absence de mordant, ce refus de sortir des règles de la conversation est en fait la cause du malaise qu'éprouve Hans Henny Jahnn à la lecture de *Corydon*. Le style n'est point adapté aux idées qui sont pour Jahnn exactes :

Les dialogues parlent de l'homosexualité de l'homme, plus précisément de sa mise en pratique, de la pédérastie. Immédiatement une remarque : il ne s'agit pas d'une œuvre scientifique sur la sexualité de forme habituelle, dans laquelle il est constamment question du dégoût que ressent l'auteur à propos du sujet abordé. Il n'y a aucun, mais vraiment aucun appel à l'anatomie pathologique que le chercheur sans génie pratique si volontiers pour rayonner d'une objectivité infinie. Gide prend position. Et il est bien loin de se présenter en martyr. Mais pourquoi aussi ? En conséquence, les dialogues témoignent d'une incroyable et grandiose

⁶³ Jahnn, *op. cit.*, t. VII, p. 24 : «So muss der Dichter den Versuch wagen, sein Instrument wieder zu schärfen, dass es eindeutig wird.»

⁶⁴ *Ibid.*, p. 23.

⁶⁵ Hubert Fichte, *Versuch über die Pubertät* (Fischer Taschenbuch Verlag, 1979), p. 188.

partialité. La matière ne sera à aucun moment pour ainsi dire fractionnée ou élargie.

Cette admiration est celle de la forme. Certes Hans Henny Jahnn avait tout d'abord reproché à Gide l'artificiel de son style. Mais il sait aussi apprécier la force de son argumentation.

Les objections ne vont réapparaître que dans l'analyse pour ainsi dire scientifique de l'argumentation gidienne :

L'opposé du mâle, la femelle n'apparaît que sous la forme la plus habituelle, dans son don à la procréation qui est pratiquée toutefois avec le même procédé qui fouette le mâle.

Un thème important est ici abordé que Jahnn ne pouvait passer sous silence. Car il ne partage pas totalement la conception de Gide qui, dès le début de son œuvre, avait bien dit qu'il ne pouvait accepter la théorie de Magnus Hirschfeld⁶⁶ sur le « troisième sexe » comme base d'explication de la pédérastie. Magnus Hirschfeld avait publié, en 1905, une étude intitulée *Drittes Geschlecht*⁶⁷ et, en 1918, il était revenu sur ce sujet dans *Das männliche Weib und der weibliche Mann*. Gide avait rencontré Hirschfeld⁶⁸ et connaissait ses théories. Pour sa part, Jahnn était beaucoup plus nuancé dans son jugement et cela précisément au sujet de l'adolescent. Il suffira ici de rappeler la scène d'*Epilog* où Asger, le fils de Gemma, embrasse un autre enfant, Johannes, et entend une voix qui lui dit : « C'est ton ami, que tu aimes parce qu'il est le modèle de toutes les jeunes filles que tu aimeras. »⁶⁹ Jahnn ne se laisse point enfermer dans la théorie gidienne, il préfère laisser libre jeu à toutes les variations qu'offre à ses yeux la nature.

Sur un point, Hans Henny Jahnn rejoint Gide :

On entreprend de présenter la pédérastie non pas comme « quelque chose de naturel », mais comme « naturel ». Qu'elle soit « quelque chose de naturel », les gens ayant une personnalité forte et le don d'observation ne le nieront pas.

Au début de son premier dialogue, Gide avait insisté sur le fait que Whitman, considéré comme pédéraste, était « de parfaite santé », le « type de l'homme normal ».⁷⁰ Il était revenu sur ce thème à plusieurs reprises. Et Jahnn y attache d'autant plus d'importance qu'il éprouve un grand intérêt pour l'aspect « biologique » de cette question, ainsi que le montre le passage suivant de son

⁶⁶ Gide, *Corydon*, éd. Gallimard 1926, p. 11.

⁶⁷ Magnus Hirschfeld (1868-1935), médecin et fondateur de l'Institut berlinois d'études sur la sexualité.

⁶⁸ Dans *Les Cahiers de la Petite Dame* (t. II, p. 413), à la date du 24 octobre 1934, Gide déclare avoir « rencontré ces jours-ci le fameux Magnus Hirschfeld (ce spécialiste des curiosités sexuelles) que j'avais connu à Berlin », ce qui laisse supposer qu'il avait une attitude assez réservée vis-à-vis du savant allemand.

⁶⁹ Jahnn, *op. cit.*, t. III, p. 614 : « Dies ist dein Freund, den du liebst, weil er das Modell aller Mädchen ist, die du lieben wirst. »

⁷⁰ Gide, *Corydon*, pp. 18-9.

compte rendu de *Corydon* :

Gide fait un pas de plus. Et, je dois l'avouer, avec de bonnes raisons. La partie importante du livre est la partie biologique. Là est prouvé, par des faits qui ne peuvent être mis en doute et qui ne sont à corriger que sur certains points, que le principe mâle dans tout le domaine des protoplasmes s'affirme ou comme masse ou en concentration par rapport au principe femelle, multiplié des milliers de fois. Et, lié à l'individu, il réclame une jouissance qu'il ne peut obtenir dans l'union avec la femelle «naturelle».

Hans Henny Jahnn s'appuie ici sur le développement par Gide des idées défendues par Lester Ward dans sa *Sociologie pure*⁷¹ et selon lesquelles il y a «surproduction constante de l'élément mâle — surproduction des mâles, et surproduction de la matière séminale».⁷² Jahnn développe ainsi ses réflexions sur ce passage de l'œuvre de Gide :

Et maintenant arrivent les exemples. Il serait extrêmement souhaitable que le profane prenne à cœur ces exemples et comprenne que l'homosexualité n'est point quelque chose de purement humain, mais qu'elle est au contraire répandue dans tout le règne animal comme débordement naturel du désir de jouissance. Donc, un attribut de la «semence» mâle qui n'est point de moindre valeur. (D'ailleurs, toutes les observations de Gide ne sont pas absolument exactes. Avant tout, celles qui concernent le rapport individuel entre des animaux mâles et femelles. De ce fait, les conclusions qui résultent d'observations lors d'accouplements de chevaux, accouplement anormaux donc faux, ne sont pas utilisables.)

On peut s'étonner de voir Hans Henny Jahnn soulever cette question que Gide avait analysée dans le septième dialogue, en arrivant à la conclusion que «la femelle... se dérobe» et que «c'est vaguement la volupté, non point précisément le mâle qu'elle désire».⁷³ Gide avait de plus insisté sur le fait que l'étalon «se trompe facilement de route». Il reprenait ici une observation décrite dans le cours de zootechnie de Samson.⁷⁴ Jahnn avait eu l'occasion de s'intéresser de plus près aux réactions animales. En 1946, il déclarait à Hans Ulbricht avoir une «compréhension du cheval» et avoir de «bonnes qualités» en tant qu'éleveur.⁷⁵ Songeons au long chapitre consacré, dans *Die Niederschrift des Gustav Anias Horn*, au vétérinaire Daniel Lien.⁷⁶ Et ce n'est pas par hasard que Russel E. Brown attire l'attention des lecteurs sur la scène du même roman où le voleur de chevaux, le jeune Anker Oye, se montre dans ses élans comme un adolescent dont les impulsions sexuelles s'expriment d'une manière bien semblable à celle des étalons.⁷⁷ Dans son *Journal de Bornholm*,

⁷¹ *Ibid.*, p. 62.

⁷² *Ibid.*, pp. 66-7.

⁷³ *Ibid.*, pp. 101-2.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 101.

⁷⁵ Rolf Italiander, «Einleitung» zu *Aufzeichnungen eines Einzelgängers* (Munich, 1959), p. 12. Cf. Russel E. Brown, *op. cit.*, p. 16.

⁷⁶ Jahnn, *op. cit.*, t. III, pp. 187-96.

⁷⁷ *Ibid.*, t. II, p. 492. Cf. Russel E. Brown, *op. cit.*, p. 101.

Jahnn observe, avec beaucoup de soin, la vie sexuelle des chevaux. Parlant d'une jument se refusant à l'étalon, il établit une distinction entre ce qu'il appelle le « désir » (« Verlangen ») et la « jouissance » (« Genuss »), en ajoutant qu'il sait très bien que ces états ne sont pas forcément indissociables. Et il déclare connaître ces faits « depuis longtemps ». ⁷⁸ Dans son *Journal norvégien*, à la date du 13 septembre 1915, se trouvent de même de longues réflexions sur les chevaux, les étalons. ⁷⁹ Point n'est besoin de multiplier ici les exemples qui sont nombreux dans son œuvre pour s'apercevoir que cette question est au centre de ses préoccupations. Comme le souligne Jochen Meyer ⁸⁰, *Perrudja*, roman expressionniste publié en 1929, contient un examen détaillé de l'étalon à travers les âges. La première lecture que Jahnn attribue à son héros Perrudja est celle d'un manuel sur « l'anatomie des animaux domestiques » et « la vie sexuelle des mammifères ». ⁸¹ Il est ainsi question, dans ce roman, du cheval d'Alexandre, du « plus célèbre cheval de la légende iranienne, l'étalon Rakhsch » ⁸² et du rôle joué par un étalon dans la prise du pouvoir par Darius. ⁸³ Mais, en ce qui concerne directement notre propos, la distinction établie par Jahnn entre le « désir » et la « jouissance » est capitale dans la mesure où elle corrige les affirmations de Gide qui ne sont d'ailleurs que des idées reprises chez d'autres auteurs. Pour Hans Henny Jahnn, il n'existe pas, de toute évidence, un lien obligatoire entre le « désir » et la volonté de « jouissance », ce qui amène tout naturellement l'écrivain, qui devient à cet instant un véritable chercheur, à penser que l'animal peut connaître une distinction entre la recherche du partenaire et la nécessité imposée par la reproduction. Sans vouloir nous enfoncer dans des explications scientifiques, il faut seulement remarquer que Jahnn rejette ici deux idées présentées par Gide : celle de l'erreur de l'étalon et celle du vague de la volupté. L'écrivain allemand admet toute une série d'observations qui sont, elles, essentiellement scientifiques et qui éliminent des notions aussi floues que celle de la « volupté » gidiennne.

Hans Henny Jahnn rejoint pourtant la théorie gidiennne dès que celle-ci s'installe à nouveau sur le terrain de la morale :

Gide en arrive à sa propre théorie de l'homosexualité qui, pour autant que je puisse en juger, dépasse toutes les autres. Elle laisse en tout cas derrière elle celle qui suppose démontré le fait que tout être mâle passe, à un moment quelconque de sa vie, par la phase de l'homosexualité. Il croit pouvoir démontrer la force et la puissance du choix instinctif en montrant que l'existence de celui-ci est durable

⁷⁸ Jahnn, *op. cit.*, t. VII, p. 681.

⁷⁹ *Ibid.*, pp. 568-9.

⁸⁰ Jochen Meyer, « Der Romanheld als Leser und Geschichtenerzähler », in *Text — Kritik*, *op. cit.*, pp. 21-9.

⁸¹ *Ibid.*, p. 23.

⁸² *Ibid.*, p. 24.

⁸³ *Ibid.*, p. 24.

bien qu'il soit dirigé contre la conservation de la race. Sur un point, je voudrais souligner que je suis absolument du même avis que l'écrivain : l'essentiel est bien que l'adolescent reste en bonne santé. Et l'homosexualité assure cette santé à un plus haut degré que la prostitution. (Le désir de jouissance ne peut être, il faut en être reconnaissant, éliminé par la vertu. Et la maladie est, sans être considérée par rapport à un objet amoureux, l'expression d'une fatigue ou d'une faiblesse.)

Bien que le ton adopté par Hans Henny Jahnn soit celui d'un homme de sciences, la question est évidemment la même que celle que soulève Gide lorsqu'il parle de l'hétérosexualité qui compte «des dégénérés, des maniaques, des malades» tout comme l'homosexualité contient normalement des «tarés». ⁸⁴ Gide poursuit sa comparaison pour en aboutir à une conclusion semblable à celle de Jahnn : «je doute si le jeune homme peut arriver au mariage plus abîmé que certains jeunes hétérosexuels d'aujourd'hui.» ⁸⁵ Mais Jahnn ne peut cependant partager toutes les idées défendues par Gide :

Ces dialogues socratiques me semblent devenir sujets à caution quand les domaines de l'art sont incorporés à la réflexion. Non pas que je doute de ce que les instincts homosexuels aient leur part dans les œuvres d'art. Mais il suffit d'adopter une autre optique des choses pour trouver ridicule l'adoration exagérée de la Grèce. Gide pourrait ou devrait savoir que rien n'est venu de Sparte. On peut beaucoup mieux expliquer l'existence du style dorique par l'Égypte que par ce cloître pour soldats. Si l'on suppose que l'hypothèse émise par Gide est juste, selon laquelle Sparte livra les modèles vivants de la sculpture grecque, on peut plaisanter sur cette perfection corporelle qui amena les sculpteurs à représenter des éphèbes qui ne sont pas d'une proportion parfaite, mais au contraire éloignés de la nature et seulement supportables pour des amateurs vieillissants. Mais, aussi en d'autres cas, Gide n'est pas exempt d'erreurs, ainsi lorsqu'il se met à parler du merveilleux *Concert champêtre* de Giorgione.

De toute évidence, Hans Henny Jahnn n'éprouve aucune admiration particulière pour la sculpture grecque. Son œuvre s'attache d'ailleurs moins à cette période de l'histoire qu'à celles où apparaît la mythologie des peuples anciens dans toute sa diversité. L'idéal grec est supplanté par celui de civilisations qui s'attachent moins à une perfection hors de l'ordinaire qu'à l'individu dans toute sa complexité morale. *Medea* est un drame sorti de la mythologie égyptienne. Quant à l'allusion au *Concert champêtre* de Giorgione, Jahnn se refuse à partager la théorie gidienne suivant laquelle «la chair féminine prête plus au jeu des couleurs», alors que «la beauté masculine triomphe dans la sculpture». ⁸⁶ Cette classification des arts ne trouve point son accord.

En conclusion de son compte rendu, Jahnn reprend les principaux éléments de son analyse :

Je disais au début que ces dialogues sont d'une incroyable et grandiose partialité. C'est justement l'arrière-fond sur lequel se précise une citation de Lester Ward, selon laquelle «pour les animaux mâles toutes les femelles sont semblables»,

⁸⁴ Gide, *Corydon*, p. 173.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 178.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 130.

jusqu'à devenir l'affirmation apodictique suivant laquelle «elles sont en effet toutes semblables, le mâle étant seul capable de varier et d'affirmer son individualité». L'affirmation de Ward repose déjà sur une fausse observation. Pour le moins, il aurait pu aussi constater autre chose chez des animaux d'intelligence supérieure. Dans la bouche de Gide, qui s'accorde la faculté d'observer clairement les faits, le durcissement de cette thèse est presque une monstruosité (qui nuit au plus haut point à sa bonne théorie).

Ce jugement n'est en fait que la reprise des critiques énoncées plus haut. Mais Jahnn précise sa pensée. Gide, s'appuyant sur Lester Ward, disait exactement que «le mâle, de son côté, ne désire pas précisément la femelle..., mais simplement la volupté». ⁸⁷ Et, dans le troisième dialogue, il cite la phrase de Lester Ward, selon laquelle «toutes les femelles furent semblables pour l'animal mâle». ⁸⁸ Il suffit de lire le début de *Perrudja* pour s'apercevoir qu'au contraire il existe, aux yeux de Hans Henny Jahnn, une sélection amoureuse chez l'animal qui se laisse comparer à celle existant chez l'homme. L'étalon choisit, entre trois juments, celle qui n'est pas noire. Car «il n'aimait pas l'odeur des femelles noires». ⁸⁹ Sur ce point, comme sur celui de l'art, Jahnn prêche une plus grande prudence dans l'affirmation de certaines théories et attache une importance capitale à l'observation des faits :

Je devrais présenter les objections concrètes pour pouvoir souligner par l'une d'elles cependant l'importance et l'originalité de ce livre. Par ces objections, je ne vois même pas ébranlée la théorie gidienne. Nous devons à l'homosexualité de très nombreuses œuvres artistiques. A commencer par la pyramide de Chéops. Et, pour aborder au moins en une phrase l'époque actuelle : probablement la social-démocratie, à l'opposé du fascisme, n'arrive à puiser aucun élan dans la jeunesse seulement parce que le prolétariat, plus que toute autre classe, est, beaucoup trop tôt, formé à l'hétérosexualité.

Cette dernière phrase peut paraître bizarre. Elle a au moins l'avantage de soulever une étonnante question qui fait écho à une réflexion de Gide, tout en lui donnant une résonance particulière :

Oui, l'état de nos mœurs tend à faire du penchant homosexuel une école d'hypocrisie, de malice et de révolte contre les lois. ⁹⁰

N'oublions point un fait : Hans Henny Jahnn écrit son compte rendu à un moment où le nazisme s'installe lentement au pouvoir, où les partis de gauche n'arrivent plus à imposer leur idéal à la jeunesse. Jahnn, dans son article sur les devoirs de l'écrivain déjà souvent cité, avait justement souligné les erreurs de la morale moderne, son refus d'admettre certaines nécessités sociales. Dans *Corydon*, Gide affirme avec force que «la réprobation qui flétrit les filles enceintes» est la cause de «trois quarts des avortements». Dans son article, Jahnn déclare :

⁸⁷ *Ibid.*, p. 102.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁸⁹ Jahnn, *op. cit.*, t. I, p. 67.

⁹⁰ Gide, *Corydon*, p. 174.

Si un jour la régulation des naissances était reconnue comme un fait moral et devenait une réalité quotidienne, il faudrait nous enlever le besoin de catastrophes qui est en nous. Nous pourrions recommencer à devenir les amis des autres habitants de la terre et des animaux. ⁹¹

Vision idyllique de la réalité, mais aussi une vision qui trahit, chez Gide et chez Jahnn, un même refus de certaines valeurs morales ancrées dans les mœurs de nos civilisations, Hans Henny Jahnn mettant beaucoup plus l'accent sur les liens politiques existant entre cette morale et l'évolution de la société allemande immédiatement avant 1933. Dans les deux cas, un effort de réflexion est visible, qui ne peut être négligé et qui se retrouve dans le présent.

*André Gide, CORYDON, deutsch von Joachim Moras
Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart*

Beim Durchblättern des Buches drängte sich mir ein Vorgefühl auf, dass diese »Vier sokratischen Dialoge« von gleicher Nichtigkeit sein könnten, wie »Paludes«, »Der schlecht gefesselte Prometheus«, »Die Schule der Frauen«, schöne Gefässe mit keinem, oder einem sehr dünnen Inhalt. Ich habe etwas gegen zu grosse Weisheit, weil sie unfruchtbar ist. Damit der Geschmack der herrlichen »Falschmünzer« noch gegenwärtig, las ich. Mit wachsendem Gewinn, mit wachsendem Genuss. Die gute Form entsprach der reichen Kost. Dabei möchte ich eine Einschränkung machen, die zweite Person, dies Ich, nämlich André Gide, in Wirklichkeit der allgemeine Widersacher, redet reichlich dumm, um nicht zu sagen verstockt. Eine banale Stichwortfigur. Sie benimmt sich, nicht zu leugnen, genau so in der Wirklichkeit ; aber im Buche verletzt es. Es wird dem Corydon zu leicht gemacht. Er kann oft überlegen lächeln ; auch wenn Gide es nicht ausdrücklich niederschreibt.

Die Gespräche handeln von der Homosexualität des Mannes, richtiger, von ihrer Betätigung, der Päderastie. Sogleich eine Bemerkung : es handelt sich nicht um ein sexualwissenschaftliches Werk gemeinen Zuschnitts, in dem ständig vom Abscheu des Verfassers vor der Materie, die er behandelt, die Rede ist. Es kommen keine, aber auch gar keine Übergriffe ins Gebiet der pathologischen Anatomie vor, die der genielose Forscher so gerne macht, um in restloser Objektivität zu erstrahlen. Gide bekennt. Nicht gerade als Märtyrer. Aber warum auch ? Indessen, die Gespräche sind von unglaublicher und grossartiger Einseitigkeit. Das Stoffgebiet wird sozusagen an keiner Stelle durchbrochen oder erweitert. Die Gegenform des Männchens, das Weibchen, erscheint nur in der normalsten Form, in der Hingabe an die Gattung, zu der

⁹¹ Jahnn, *op. cit.*, t. VII, pp. 18-9 : « Würde der Tag kommen, wo die Geburtenregulierung als sittliche Tat erkannt allgemein durchgeführt würde, müsste das Bedürfnis nach Katastrophen von uns genommen sein. Wir würden wieder beginnen können, Freunde unserer Miterdbewohner und der Tiere zu werden. »

es allerdings mit dem gleichen Mittel getrieben ist, das das Männchen peitscht. Es wird der Versuch unternommen, die Päderastie nicht als »etwas Natürliches« sondern als »das Natürliche« hinzustellen. Dass sie »etwas Natürliches« ist, wird ja kein Mensch von Kraft, Format und Beobachtungsgabe bezweifeln. Gide tut den Schritt weiter. Und ich muss gestehen, mit zwingen Gründen. Das Kernstück des Buches ist der biologische Teil. Hier wird mit nicht bezweifelbaren und nur in einzelnen Teilen zu korrigierenden Tatsachen belegt, dass das männliche Prinzip im ganzen Reich des Protoplasmas entweder als Masse, oder in der Konzentration gegenüber dem weiblichen, vielf tausendfach auftritt, und, gebunden an das Individuum, nach Genuss verlangt, den es in der Vereinigung mit dem »Natürlichen« Weibchen nicht erlangen kann. Und nun marschieren die Beispiele. Es wäre sehr wünschenswert, wenn der Laie sich die Beispiele zu Herzen nähme und begriffe, dass die Homosexualität nicht etwas rein menschliches, dass sie vielmehr durch das ganze Tierreich als natürlicher Überfluss des Verlangens nach Genuss ausgestreut ist. Also ein Attribut des, nicht etwa minderwertigen männlichen »Ausschusses«. (Übrigens sind nicht alle Beobachtungen Gides ganz richtig gesehen. Vor allem nicht die, die sich auf das individuelle Verhältnis zwischen männlichen und weiblichen Tieren beziehen. So ist der Schluss, der aus Beobachtungen bei unnatürlichen und darum falschen Pferdepaarungen gezogen wird, nicht verwertbar.)

Gide kommt zu einer eigenen Theorie der Homosexualität, die, soweit ich beurteilen kann, alle anderen schlägt. Sie lässt jedenfalls jene, die als bewiesen unterstellt, jedes männliche Wesen verweile zu irgendeinem Zeitpunkt auf der Stufe der Homosexualität, weit hinter sich. Die Stärke und Kraft der Triebrichtung glaubt er damit beweisen zu können, dass ihr Vorhandensein nicht erlöscht, obgleich sie gegen die Erhaltung der Gattung gerichtet ist. In einem, das möchte ich betonen, bin ich kritiklos einig mit dem Dichter : es kommt darauf an, dass der junge Mensch gesund bleibt. Und die Homosexualität verbürgt diese Gesundheit in viel höherem Grade als die Prostitution. (Das Verlangen nach Genuss ist ja, man kann nur dankbar sein, durch die Tugend nicht auszurotten. Und die Krankheit ist ohne Hinblick auf einen Gegenstand der Liebe ein Ausfluss von Müdigkeit oder Schwäche.) Fragwürdig scheinen mir diese sokratischen Gespräche zu werden, wenn die Bezirke der Kunst in die Betrachtung eingezogen werden. Nicht etwa, dass ich den Anteil homosexueller Triebe an den Kunstleistungen bezweifelte. Aber man braucht nur einen anderen Standpunkt zu haben, um die übertriebene Verherrlichung Griechenlands lächerlich zu finden. Gide könnte oder müsste wissen, dass von Sparta nichts gekommen ist. Der dorische Stil ist viel eher mit Ägypten als durch das Soldatenkloster zu erklären. Unterstellt man da Gides Vermutung als richtig, dass Sparta die fleischlichen Modelle für die Bildhauer Griechenlands lieferte, so kann man spotten, was denn das für eine körperliche Vollkommenheit sein, die die Bildhauer dazu verleitete, nicht gewachsene, sondern naturferne, nur für alternd Geniesser ertragbare Muskeljünglinge zu bilden. Aber auch sonst bleibt Gide vor Entgleisungen nicht bewahrt, so, wenn er sich über das wundervolle ländliche Konzert von Giorgone

auslöst.

Ich sagte eingangs, die Gespräche sind von unglaulicher und grossartiger Einseitigkeit. Es ist das der Hintergrund, auf dem ein Zitat Lester Wards, das »für das männliche Tier alle Weibchen gleich seien«, zu der apodiktischen Feststellung verdichtet wird, dass »sie in der Tat alle gleich sind, da ja das Männchen allein der Variation und der Individualisierung fähig ist«. Die Behauptung Wards beruht bereits auf schlechter Beobachtung. Zum mindesten hätte er bei höheren Tieren auch anderes feststellen können. Im Munde Gides, der ungetrübtes Beobachten können für sich in Anspruch nimmt, ist die Verschärfung der These fast eine Ungeheuerlichkeit (die seiner guten Theorie höchstens schadet).

Ich musste die sachlichen Einwände vorbringen, um mit einem Trotzdem die Wichtigkeit und Einzigartigkeit des Buches bekunden zu können. Ich sehe durch die Einwände auch die Theorie Gides nicht erschüttert. Wir verdanken der Homosexualität sehr viele Kulturgüter. Angefangen bei der Cheobspyramide. Und, um mit wenigstens einem Satz auf das Heute zu kommen : wahrscheinlich vermag die Sozialdemokratie, im Gegensatz zum Faschismus nur deshalb keine Kraft aus den jungen Menschen zu schlagen, weil das Proletariat, mehr als jede andere Klasse verfrüht zur Heterosexualität erzogen wird.

H. H. Jabnn.

PUBLICATIONS ANNUELLES DE
L'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Les *Cahiers André Gide*, volumes brochés 20,5 x 14 cm, sont en exemplaires brochés numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 500 ex. pour les vol. 1 à 3, 600 ex. pour les vol. 4 à 7, 700 ex. pour le vol. 8, 900 ex. pour le vol. 9. *La Maturité d'André Gide*, «cahier double» des années 1976-77, volume broché 24 x 16 cm, est en exemplaires numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 650 ex. Les prix correspondent à une réduction d'au moins 20 % sur les prix pratiqués en librairie pour les exemplaires ordinaires (non numérotés). Certains volumes ne peuvent plus être fournis qu'en exemplaires non numérotés, les tirages AAAG étant épuisés.

1969. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. *Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Gallimard, 1969, 412 pp. 32 F
1970. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. *Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1951)*. Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Morton. Gallimard, 1971, 280 pp. 23 F
1971. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 3. *Le Centenaire. Actes des «Rencontres André Gide» du Collège de France*. Gallimard, 1972, 364 pp. 32 F
1972. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. *Les Cahiers de la Petite Dame, I (1918-1929)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Préface d'André Malraux. Gallimard, 1973, 496 pp. 42 F
1973. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. *Les Cahiers de la Petite Dame, II (1929-1937)*. Gallimard, 1974, 672 pp. 57 F
1974. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. *Les Cahiers de la Petite Dame, III (1937-1945)*. Gallimard, 1975, 416 pp. 49 F
1975. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. *Les Cahiers de la Petite Dame, IV (1945-1951)*. Avec l'Index général établi par Dale F.G. McIntyre. Gallimard, 1977, 328 pp. 39 F
- 1976-77. — Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide : de «Paludes» à «L'Immoraliste»*. Klincksieck, 1977, 688 pp. 90 F
1978. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. *Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1892-1939)*. Édition établie, présentée et annotée par Georges-Paul Collet. Gallimard, 1979, 392 pp. 76 F
1979. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. *Correspondance André Gide — Dorothy Bussy, I (1918-1924)*. Édition établie, présentée et annotée par Jean Lambert et Richard Tedeschi. Gallimard, 1979, 536 pp. 96 F